

Catulle (I^{er} siècle av. J.-C.), *Poésies*, Poème 8, traduction d'E. Rostand (1882).

Catulle, infortuné, laisse là ta folie.
Ce que tu vois bien mort, tiens-le donc pour perdu.
De clairs soleils jadis ont brillé sur ta vie,
Quant à ses rendez-vous tu volais éperdu.
Tu l'aimais... Nulle ainsi ne fera plus aimée.
Et c'étaient à vous deux mille jeux ; & charmée,
Quand tu voulais, jamais elle ne disait non.
Ils furent radieux, ces jours ! Mais à quoi bon,
Puisqu'elle ne veut plus, vouloir encore ? Ah ! cesse
De poursuivre qui fuit : ne vis plus malheureux ;
D'un cœur ferme & vaillant prends ce coup douloureux.
Enfant, adieu. Catulle aura moins de faiblesse.
Il n'ira plus chercher, prier qui ne veut pas :
C'est toi dans l'abandon, seule, qui pleureras.
Malheur à toi ! Quel fort t'attend donc, criminelle ?
Qui t'ira consoler ? Qui te trouvera belle ?
Qui voudra ton amour, se dire ton amant ?
Quelles lèvres vas-tu baiser, mordre, infidèle ?...
Ah ! Catulle, endureis ton cœur résolument !

Ovide (I^{er} siècle av. J.-C.), *Héroïdes*, X, v. 11-75, traduction de D. Nisard (1850).

Ovide ici imagine la lettre qu'Ariane aurait pu envoyer à Thésée.

Ce que tu lis, je te l'envoie, Thésée, du rivage d'où les voiles emportèrent sans moi ton vaisseau, du lieu où je fus indignement trahie, et par mon sommeil, et par toi qui en profitas, dans ton odieuse perfidie.

C'était le moment où la terre est couverte de la transparente rosée du matin, où les oiseaux gazouillent sous le feuillage qui les couvre. Dans cet instant d'un réveil incertain, toute languissante de sommeil, j'étendais, pour toucher Thésée, des mains encore appesanties ; personne à côté de moi ; je les étends de nouveau, je cherche encore ; j'agite mes bras à travers ma couche ; personne. La crainte m'arrache au sommeil ; je me lève épouvantée, et me précipite hors de ce lit solitaire. Ma poitrine résonne aussitôt sous mes mains qui la frappent, et ma chevelure, que la nuit a mise en désordre, est bientôt arrachée. La lune m'éclairait ; je regarde si je puis apercevoir autre chose que le rivage ; à mes yeux ne s'offre rien, que le rivage. Je cours de ce côté, d'un autre, partout, d'un pas incertain. Un sable profond retient mes pieds de jeune fille. Cependant, tout le long du rivage, ma voix crie : « Thésée ! » Les autres creux répétaient ton nom. Les lieux où j'errais t'appelaient autant de fois que moi-même, et semblaient vouloir secourir une infortunée.

Il est une montagne au sommet de laquelle apparaissent des arbustes en petit nombre. De là pend un rocher miné par les eaux qui grondent à ses pieds. J'y monte (le courage me donnait des forces), et je mesure ainsi la vaste étendue des mers que je domine. De ce point, car les

vents cruels me servirent alors, je vis tes voiles enflées par l'impétueux Notus. Soit que je les visse en effet, soit que je crusse les voir, je devins plus froide que la glace, et la vie fut près de m'échapper. Mais la douleur ne me laisse pas longtemps immobile, elle m'excite bientôt, elle m'excite, et j'appelle Thésée de toute la force de ma voix. Où fuis-tu ? m'écrié-je ; reviens, barbare Thésée, tourne de ce côté ton vaisseau ; il n'emporte pas tous ceux qui le doivent monter." Telles furent mes prières ; les sanglots suppléaient à ce qui manquait à ma voix. Des coups accompagnaient les paroles que je prononçais.

Comme tu ne m'entendais pas, j'étendis vers toi, pour que tu pusses au moins m'apercevoir, mes bras qui te faisaient des signaux. J'attachai à une longue verge un voile blanc, pour rappeler mon souvenir à ceux qui m'oubliaient. Déjà l'espace te déroba à ma vue. Alors enfin je pleurai, car la douleur avait arrêté jusque-là le cours de mes larmes. Que pouvaient faire de mieux mes yeux, que de me pleurer moi-même, puisqu'ils avaient cessé de voir ton navire ? Ou j'errai seule et les cheveux en désordre, semblable à une bacchante agitée par le dieu qu'adore le peuple d'Ogygès, ou, les regards attachés sur la mer, je m'assis sur un rocher, aussi froide, aussi insensible que la pierre même qui me servait de siège. Je foule souvent la couche qui nous avait reçus tous deux, et ne devait plus nous voir réunis. Je touche, autant que je le puis, tes traces au lieu de toi, et la place qu'ont échauffée tes membres. Je m'y jette, et inondant ce lit des larmes que je répands, « Nous t'avons foulé deux, m'écrié-je ; deux reçoivent-nous encore. Nous sommes venus ici ensemble ; pourquoi ne pas nous en aller ensemble ? Lit perfide, où est la meilleure partie de moi-même ? »

Que faire ? Où porter seule mes pas ? L'île est sans culture. Je n'aperçois ni les travaux des hommes ni ceux des bœufs. La mer baigne dans toutes leurs parties les côtes de cette terre. Aucun vaisseau, aucun n'est là prêt à s'ouvrir des routes incertaines. Suppose que des compagnons, des Vents favorables et un navire me soient accordés, où fuir ? La terre paternelle me refuse tout accès. Quand ma proue heureuse sillonnerait des mers tranquilles, quand Éole rendrait les vents propices, je serais une exilée. Crète, aux cent villes superbes, pays connu de Jupiter au berceau, je ne te verrai plus, car j'ai trahi mon père, j'ai trahi le royaume soumis à son sceptre équitable, j'ai manqué à ces deux noms si chers, le jour où, pour te soustraire à la mort qui eût suivi ta victoire dans l'enceinte aux mille détours, je te donnai pour guide un fil que devaient suivre tes pas. Tu me disais alors : « J'en jure par ces périls mêmes, tu seras à moi tant que nous vivrons l'un et l'autre. » Nous vivons, et je ne suis pas à toi, Thésée, si toutefois tu vis, femme qu'a ensevelie la trahison d'un parjure époux.

Properce (I^{er} siècle av. J.-C.), *Élégies*, III, 21, traduction de M. de la Roche-Aymon (1885).

À CYNTHIE

Un voyage lointain, mon départ pour Athène,
Peuvent seuls me guérir d'une amoureuse peine.
Sous tes regards mon mal va toujours s'augmentant,
Car de ses propres feux l'Amour est l'aliment.
Que n'ai-je point tenté pour m'y pouvoir soustraire !
Mais ce dieu me poursuit de toute sa colère.
Une ou deux fois, après tes refus répétés,
Tu vins et tu dormis, vêtue, à mes côtés.
Non, Cynthia, il n'est plus de remède à mon âme
Que de porter très loin et mes yeux et ma flamme.

Camarades, poussons le vaisseau vers la mer ;
Que nos mains tour à tour s'exercent à ramer.
Quand le cristal de l'onde offre une route sûre,
Hissons le long des mâts notre heureuse voilure.
Superbes tours de Rome, amis, qui dans ce lieu
Vivrez encore, et toi, Cynthie ingrate, adieu.

Je vais donc d'Adria, malgré mon ignorance,
Braver l'eau ; de ses dieux invoquer la clémence ;
Puis, traversant la mer qui d'Io vit le sort,
Mon vaisseau du Léchès entrera dans le port,
Et, de mon pas rapide au sol laissant l'empreinte,
Je verrai les deux mers que sépare Corinthe ;
Je verrai le Pirée et, l'ayant dépassé,
Je suivrai le chemin que Thésée a tracé.

Athène amendera ma mauvaise nature
Aux livres de Platon, aux jardins d'Epicure ;
Ménandre m'offrira le sel des mots piquants ;
Démosthène, la foudre en ses discours tonnants ;
L'artiste, des tableaux qui fixeront sa gloire,
Ou des objets vivants dans l'airain et l'ivoire.
Le temps qui disparaît, ma fuite sur les eaux,
Dans mon sein tariront la source de mes maux.
Si sous les coups du sort sans faiblesse je tombe,
Avec gloire je puis descendre dans la tombe.